

Ce que je suis

Par Claude Lévi-Strauss

En 1980, dans une interview fleuve au « Nouvel Observateur », Lévi-Strauss met au net sa pensée et son œuvre. Ses influences et ses désaccords. Pour en finir avec les malentendus

« Pris dans un tourbillon d'astres, de constellations, de peuples, d'animaux, de plantes, de formes d'organisation sociale, de rites et de mythes, le lecteur éprouve une sorte de vertige et peut se sentir rebuté... »

L Le Nouvel Observateur. – *Votre œuvre inspire une sorte de respect, voire de frayeur – par son équilibre, sa puissance de conception –, qui impressionne tous vos contemporains. Cette unanimité, acquise de votre vivant, ne vous inquiète-t-elle pas ?*

Claude Lévi-Strauss. – J'admets la frayeur, parce que j'ai écrit des livres très gros et très austères qui, dans des domaines tels ceux de la parenté et de la mythologie, se fondent sur la description et l'analyse de faits empruntés à des sociétés lointaines dont le lecteur cultivé n'a pas d'idée précise. Un effort considérable est donc requis pour sauter d'une population à l'autre, essayer d'emmagasiner ce que j'en dis, et surtout concevoir qu'elles ne se fondent pas dans un magma sous l'étiquette commune de sociétés « primitives » ou « archaïques ». Par ces termes contestables, l'usage désigne toutes sortes de formes de vie sociale qui, jusqu'à une époque récente et parfois encore maintenant, se sont perpétuées sans connaître l'écriture, ou en faisant de celle-ci un emploi limité.

Bien que ce critère soit essentiel, il ne doit pas dissimuler que deux sociétés auxquelles il s'applique peuvent différer autant l'une de l'autre que chacune diffère de la nôtre. Ceux qui s'intéressent à l'ethnologie doivent donc se plier à une gymnastique d'autant plus laborieuse qu'elle reproduira nécessairement – mais en raccourci et de façon, pour ainsi dire, accélérée – le travail du comparatiste, qui repose non seulement sur son expérience propre, limitée à quelques sociétés, mais sur des milliers de livres et d'articles relatifs à d'autres sociétés dont il n'a pas une connaissance de première main.

J'ajoute que les pratiques, les coutumes, les croyances de chacune de ces sociétés sont indisso-

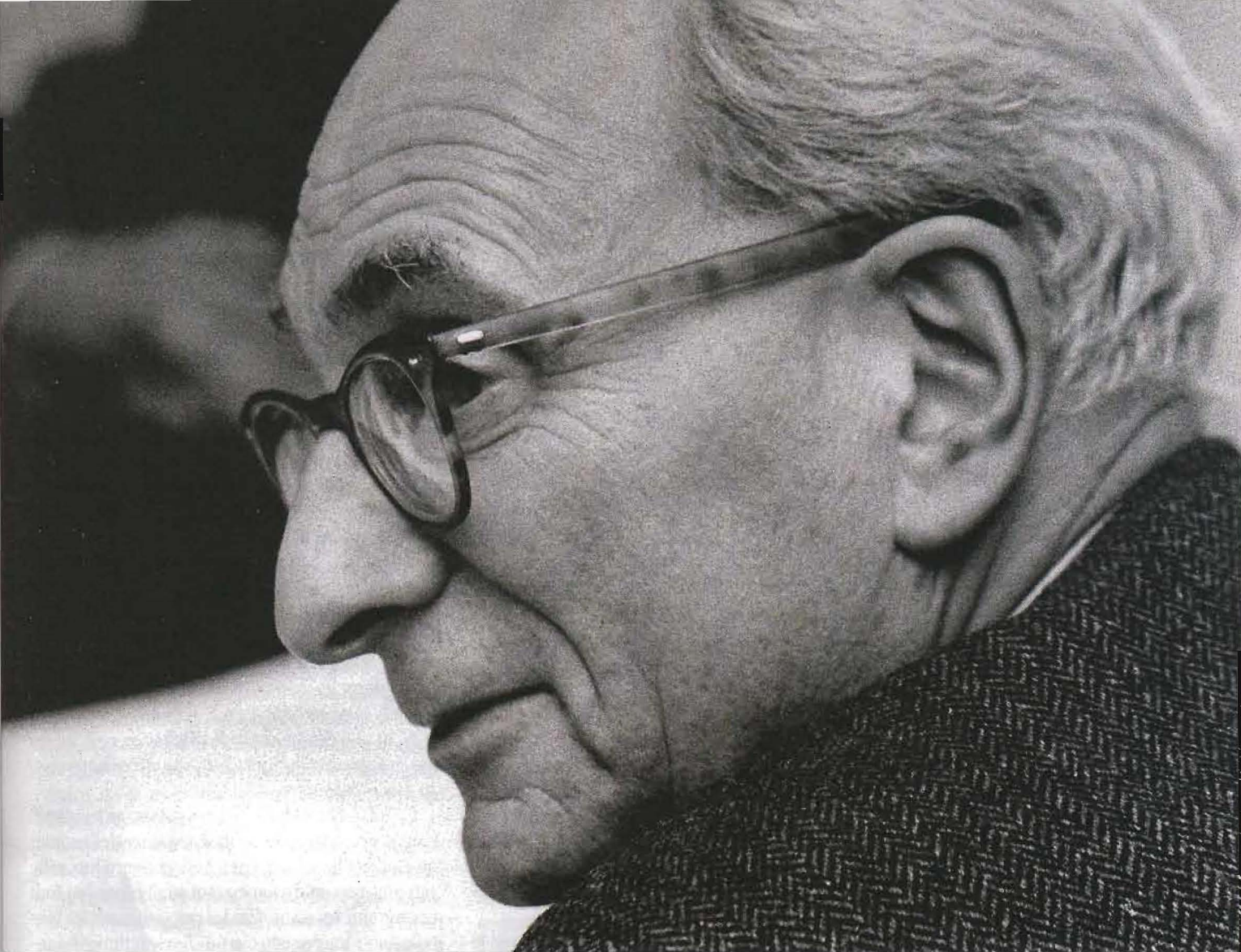
ciables de sa position dans le monde, des caractéristiques particulières du milieu géographique, zoologique, botanique, qu'elle exploite d'une manière qui lui est propre et qui résulte elle-même de sa structure présente et de son passé historique. Pour mettre tout cela en perspective, il ne suffit donc pas de se référer à des descriptions ethnographiques. Il faut, en plus, mobiliser toutes sortes de savoirs, depuis l'astronomie jusqu'aux classifications animales ou végétales.

Pris dans ce tourbillon d'astres, de constellations, de peuples, d'animaux, de plantes, de formes d'organisation sociale, de rites et de mythes, le lecteur éprouve une sorte de vertige et peut se sentir rebuté...

N. O. – *Notre question ne portait pas sur le respect ou la frayeur que le savoir ethnographique pouvait, par sa complexité, inspirer. Nous pensions plutôt au respect, à la frayeur qu'inspire votre œuvre...*

C. Lévi-Strauss. – J'avoue n'en trouver nulle trace. Un institut américain de documentation a récemment publié des statistiques d'où il ressort qu'entre 1969 et 1977 j'ai été l'ethnologue le plus cité dans le monde. Mais j'ai toute raison de croire que ces citations furent plus souvent critiques qu'élogieuses. En France, notamment, il me semble que le spontanéisme à la mode, le retour au sujet, manifeste depuis les événements de 1968, sont à l'opposé de ce que j'ai tenté de faire.

Plutôt que d'une unanimité qui, je viens de le dire, n'existe pas, c'est donc d'un désintérêt croissant à l'égard de mon entreprise que je pourrais – je reprends encore un de vos termes – être inquiet. Je ne le suis nullement ; plutôt soulagé qu'on ne voie plus dans le structuralisme – comme on l'a fait un mo-



ment – la philosophie d'une époque et qu'on ait renoncé à attendre de lui je ne sais quel message. C'est cela qui était insupportable, parce qu'il fallait constamment essayer de dissiper des malentendus.

Mieux vaut poursuivre discrètement un travail artisanal, tenter de résoudre non pas les grands problèmes de la destinée de l'homme ou de l'avenir des sociétés mais de menues difficultés souvent dépourvues d'intérêt actuel, choisies parce qu'on croit pouvoir les traiter de façon un peu plus rigoureuse que les sciences dites humaines n'y parviennent en s'attaquant d'emblée à des sujets trop compliqués, et dans l'espoir de contribuer – mais à très longue échéance – à une meilleure compréhension des mécanismes de la vie sociale et du fonctionnement de l'esprit humain.

N. O. – *Vous pensez donc que la fin du règne des « maîtres penseurs » et des oracles de l'humanisme – remplacés par le travail parcellaire du technicien en sciences humaines – a été, est une bonne chose dans l'ordre du débat intellectuel ?*

C. Lévi-Strauss. – Ce qui est choquant, agaçant, c'est que l'on transforme l'artisan – je préfère ce mot à celui de « technicien » – en maître penseur. Cela dit,

je ne vois aucun inconvénient à ce qu'il y ait encore des maîtres penseurs. Sartre en était un, je n'en suis pas. C'est tout.

N. O. – *Personnellement, vous n'éprouvez aucune nostalgie à l'endroit de ces pensées globalisantes et productrices de « conceptions du monde » ?*

C. Lévi-Strauss. – J'ai, comme tout le monde, besoin de maîtres penseurs. Disons que je choisis les miens au XVIII^e ou même au XVII^e siècle. Cela dit, nos sociétés sont devenues tellement complexes que je ne suis pas sûr que la pensée théorique soit désormais en mesure d'en maîtriser l'intelligence. [...]

N. O. – *Quel est le sujet du livre que vous êtes en train d'écrire ?*

C. Lévi-Strauss. – Pour le moment, et définitivement peut-être, je suis las des gros livres. J'écris donc des textes courts, que je rassemblerai plus tard en volumes. Mais, dans mes dernières années d'activité, c'est surtout le temps qui manque.

Pour me mettre en règle avec moi-même, je consacre depuis quatre ans mes cours du Collège de France à une sorte de tour du monde des sociétés dites « cognatiques » (celles, plus nombreuses qu'on ne le croyait il y a trente ou quarante ans, où,

« Nos sociétés sont devenues tellement complexes que je ne suis pas sûr que la pensée théorique soit désormais en mesure d'en maîtriser l'intelligence. »

Ce que je suis

« Le débat entre Piaget et Chomsky, parce que leur travaux portent sur des domaines qui touchent de fort près aux miens, a été un débat d'importance. »



Jean Piaget

Louis Monier/Gamma

comme dans la nôtre, la ligne paternelle et la ligne maternelle sont mises plus ou moins sur le même rang). Je les avais laissées de côté quand j'écrivais « les Structures élémentaires » et, pendant les vingt ans et plus consacrés à la mythologie, une masse énorme de faits et d'analyses ont paru et continuent de paraître sur ces sociétés. Dépouiller toute cette littérature, tenter d'en dégager des interprétations constitue une tâche très absorbante.

J'ai aussi recommencé à voyager, et le Japon, que j'ai visité deux fois pendant ces trois dernières années et où j'espère retourner, me captive par l'image qu'il m'offre d'une civilisation aussi profondément étrangère que celles que les ethnologues vont chercher au cœur des forêts, dotée en même temps d'un passé historique mieux attesté que le nôtre dans le lointain et qui témoigne aussi, dans divers domaines, d'un raffinement que nous n'avons jamais atteint. Mais, là encore, j'ai tout à apprendre et je redeviens étudiant.

Enfin, je ne vous cacherai pas que, pendant le temps qu'il me reste à vivre, je serais ravi de changer de métier. Je crois ne m'être jamais autant amusé qu'il y a dix ans, pour dessiner un décor d'opéra, en construisant la maquette et en le montant avec les machinistes sur le plateau. Un peu plus tard, en commençant un travail du même genre pour une scène lyrique italienne qui, d'ailleurs, a renoncé à produire l'ouvrage auquel elle m'avait invité à collaborer. Il y a, chez moi, un côté manuel qui n'a jamais trouvé l'occasion de se satisfaire en dehors du bricolage domestique et de ces deux occasions.

N. O. – *Lisez-vous ce qui s'écrit sur vous, sur vos livres ?*

C. Lévi-Strauss. – Sauf dans quelques cas où je connais personnellement et estime l'auteur, presque jamais. Un institut américain de bibliographie en tient à jour la liste. Celle qu'il a publiée il y a sept ans comprenait déjà plusieurs centaines de titres. Je n'aurais pas le loisir de lire tout cela. Et de deux choses l'une : ou bien les livres et articles qui me sont favorables reposent, en général, sur des malentendus ; ils me font crédit de ce que je n'ai pas dit ou n'aurais pas souhaité paraître dire. Ou bien ils me sont hostiles et témoignent de tant d'ignorance et d'incompréhension que je m'en sens indûment perturbé et me demande si cela valait la peine d'écrire. Mieux vaut tenter de conserver un peu de sérénité. [...]

N. O. – *Pensez-vous qu'un jeune homme, aujourd'hui, devient ethnologue pour les raisons qui étaient les vôtres il y a quarante ans ?*

C. Lévi-Strauss. – Les raisons qui m'ont poussé à devenir ethnologue étaient, je l'avoue, des raisons « impures » : je n'étais guère enchanté par la perspective que m'offrait l'agrégation de philosophie et j'ai cherché le moyen d'en sortir. Certes, la première année d'enseignement m'avait amusé. Mais, très vite... Or, à l'époque, on savait, parmi les agrégés de philosophie, que l'ethnologie était une « porte de sortie », et c'est Paul Nizan, que je connaissais car il avait épousé une de mes cousines, qui m'en parla un jour.

J'adorais le camping, les marches en montagne, la vie au grand air ; et je suis donc parti.

N. O. – *Vous avez été le témoin – et l'acteur – des principaux débats intellectuels des trente dernières années. Lequel vous semblait d'importance ? Lequel négligeable ?*

C. Lévi-Strauss. – Les seuls, en France, qui ont vraiment retenu mon attention sont ceux qui se sont déroulés au Centre Royaumont, l'un sur l'unité de l'homme, le second à l'occasion d'une rencontre entre Chomsky et Piaget.

N. O. – *Pourquoi ces deux débats seulement ?*

C. Lévi-Strauss. – Le débat sur l'unité de l'homme, parce que ce fut l'une des premières tentatives de grande échelle pour rapprocher les sciences humaines et les sciences naturelles. Le débat entre Piaget et Chomsky, parce que leurs travaux portent sur des domaines qui touchent de fort près aux miens.

N. O. – *Et le reste ?*

C. Lévi-Strauss. – Vous savez, en dehors de mon laboratoire et des gens que j'y côtoie, je vis de façon très isolée. Je ne suis pas très au courant de ce qui se passe dans les autres milieux intellectuels. Je ne connais et ne vois que peu de monde.

N. O. – *À l'époque de la décolonisation, vous auriez pu, en tant qu'ethnologue, être tenté d'intervenir dans les débats publics.*

C. Lévi-Strauss. – Certes, j'étais, ardemment, pour la décolonisation et l'indépendance des peuples qu'étudient les ethnologues. Mais, aujourd'hui, je ne suis plus certain d'avoir eu tout à fait raison, en tout cas sur tous les plans. Car les gens auxquels les ethnologues s'intéressent, c'est-à-dire les ethnies minoritaires, sont aujourd'hui – dans des sociétés qui, sans doute, elles, ont recouvré leur souveraineté nationale – dans une situation souvent plus tragique que celle qui était la leur à l'époque coloniale. Pensez aux montagnards du Viêt Nam...

N. O. – *Vous pensez, par exemple, que la pénétration islamique dans certains pays décolonisés d'Afrique a pu avoir sur les structures sociales des minorités que vous étudiez des effets aussi « dissolvants » que ceux du catholicisme colonial ?*

C. Lévi-Strauss. – Je suis trop ignorant en ce qui concerne l'histoire de la pénétration islamique en Afrique pour me prononcer. Mais, pour ce que j'en sais, il me semble évident qu'une grande religion comme l'islam a nécessairement hâté, dans certaines tribus, la destruction des pratiques et des modes de vie que nous autres ethnologues avons à cœur de conserver.

N. O. – *À la mort de Sartre, tous ceux qui avaient en mémoire votre postface de « la Pensée sauvage » guettaient votre réaction. Et il n'y en a pas eu. Pourquoi ce silence ?*

C. Lévi-Strauss. – Il ne s'agissait pas d'une postface mais du dernier chapitre. Je m'étais senti obligé de répondre à des critiques contre l'ethnologie et à une dévaluation de son objet, implicites dans

« Critique de la raison dialectique ». Il n'y avait aucune raison de ressortir tout cela au lendemain de sa mort et, pour le reste, la pensée de Sartre m'est si étrangère que je vois mal ce que j'aurais pu en dire.

Sartre fut, sans conteste, une personnalité d'envergure exceptionnelle ; un des rares, dans ce siècle, capables de s'exprimer dans les registres les plus divers : philosophie, essai, théâtre, roman, journalisme. Sous ce rapport, son œuvre inspire et continuera longtemps d'inspirer l'admiration et le respect. Mais c'est une œuvre que je n'ai jamais essayé de pénétrer que par un devoir de déférence et au prix d'efforts répétés.

Quand, en décembre 1944, j'ai été rappelé de New York à Paris par la Direction générale des Relations culturelles, Merleau-Ponty, que je connaissais alors à peine, m'a rendu visite dans le petit bureau très sombre où je remplissais mes fonctions du côté des Champs-Élysées. Il avait envie de visiter les États-Unis, où j'allais repartir comme conseiller culturel de l'ambassade. Je fis de mon mieux pour l'informer et, coupé de la France depuis plusieurs années, je lui demandai à mon tour de m'expliquer ce qu'était l'existentialisme. Il me répondit : une tentative pour refaire de la philosophie comme aux temps de Platon, Descartes et Kant.

Cette ambition fait la grandeur de l'existentialisme ; mais elle fait aussi sa faiblesse, et je doute qu'il y survive. A ces époques glorieuses, la philosophie était en avance sur la science, c'est elle qui la faisait progresser ; il n'est que de penser à Descartes et à Leibniz. Aujourd'hui, c'est le contraire : la science contemporaine accroît chaque jour si prodigieusement nos connaissances et bouleverse à tel point nos modes de pensée que la réflexion philosophique ne peut plus s'alimenter qu'auprès d'elle.

Mes seules lectures philosophiques – et je dis bien philosophiques – sont « Scientific American », « la Recherche », « Nature », « Science », revues auxquelles j'ai voulu que le Laboratoire d'Anthropologie sociale fût abonné, plus quelques livres de même orientation. Rien n'est plus éloigné de Sartre, qui avait envers la science une attitude de défiance, sinon d'hostilité, et qui a lutté toute sa vie pour faire de la philosophie un domaine hermétiquement clos à la science. Pour moi – pardonnez l'expression –, cela sent terriblement le renfermé.

N. O. – *Vous vous sentiez plus proche de Maurice Merleau-Ponty...*

C. Lévi-Strauss. – Merleau-Ponty était, en effet, très attentif aux savoirs empiriques. En plus de l'affection que je ressentais pour l'homme et de mon admiration pour son écriture – d'une grâce, d'une légèreté et d'une souplesse soyeuses –, c'est ce qui me rapprochait de lui. Mais je ne peux dire que son œuvre, lue sur le tard, m'ait en aucune façon influencé.



Jean-Paul Enthoven, Jean Daniel et Claude Lévi-Strauss

N. O. – *S'il vous fallait, aujourd'hui, nommer ceux qui vous ont le plus influencé...*

C. Lévi-Strauss. – Marx, Freud, Saussure, Jakobson, Benveniste, Dumézil, plus quelques rudiments de géologie, de botanique et de zoologie, et une éducation artistique reçue dans une famille qui comptait plusieurs peintres.

N. O. – *N'aviez-vous pas le projet d'écrire un livre sur Rousseau ? Certains vous considèrent un peu comme l'initiateur, du néo-rousseauisme qui s'épanouit aujourd'hui. Pourtant, ce néo-rousseauisme écologiste, anti-industriel et libertaire est à bien des égards antistrukturaliste...*

C. Lévi-Strauss. – Le livre sur Rousseau est un projet qu'on m'a prêté plus que je ne l'ai vraiment entretenu ; si je voulais écrire ce livre, je devrais commencer par dépouiller toute la littérature consacrée à Rousseau depuis quarante ans, et la perspective ne me sourit guère. Peut-être un jour ferai-je quelque chose sur son esthétique, formulée de-ci de-là en des termes qui, de façon très curieuse, me semblent transposables à certains problèmes de l'esthétique contemporaine.

Quant à ce que vous appelez mon néo-rousseauisme, si l'on excepte le fait que « Tristes Tropiques » a lancé, il y a un quart de siècle, un des premiers cris d'alarme écologiques, je me sens fort peu d'affinités avec les mouvements écologistes actuels et pas davantage avec le néo-rousseauisme de ces dernières années. Le mien procédait directement d'une longue intimité avec l'œuvre de Rousseau ; l'autre, d'un courant d'idées né aux États-Unis et qui allait bientôt prendre le nom de sociobiologie, bien entendu avant qu'on ne s'avise de la déclarer « fasciste », condamnation sommaire avec laquelle je ne suis, d'ailleurs, pas d'accord.

N. O. – *C'est-à-dire ?...*

C. Lévi-Strauss. – La détermination des parts respectives de l'inné et de l'acquis dans les conduites humaines, si elle était possible, constituerait un

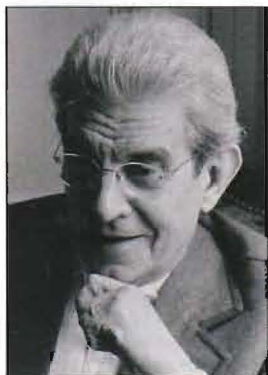


Jean-Jacques Rousseau

« Quant à ce que vous appelez mon néo-rousseauisme, je me sens fort peu d'affinités avec les mouvements écologistes actuels et pas davantage avec le néo-rousseauisme de ces dernières années. »

Ce que je suis

« Avec Lacan, nos chemins se sont croisés il y a une trentaine d'années. Depuis, nous nous sommes aperçus que tout dans notre pensée, notre mode d'expression, je dirais presque notre hygiène mentale, nous séparait. »



Jacques Lacan

François Leclaire/Sygma/Corbis

passionnant domaine de recherche et, de toute façon, il ne doit pas y avoir de sujets tabous. Ce n'est donc pas l'idée qui inspire les sociobiologistes dont on doit s'émouvoir, mais l'incroyable naïveté avec laquelle ils la poursuivent, les pétitions de principe, les paralogismes, les sophismes même, sur quoi reposent leurs prétendues démonstrations. Cela n'empêche que, dans le domaine plus restreint des conduites animales, les sociobiologistes américains sont d'admirables savants. Le grand livre de Wilson, « Sociobiology », est, pour les neuf dixièmes, un monument. On ne peut, malheureusement, en dire autant du plus récent, « On Human Nature », qui vient d'être traduit en français...

N. O. – *Revenons donc à votre rousseauisme...*

C. Lévi-Strauss. – Pour juger mon rousseauisme, il ne faut pas perdre de vue que, dans ma pensée, Rousseau et Chateaubriand sont indissolublement liés. « Tristes Tropiques » contient une sorte d'ode à Rousseau, et Chateaubriand n'y est qu'occasionnellement cité ; mais il imprègne le livre de bout en bout. Il y a même eu une thèse aux États-Unis sur ce sujet...

Au tout premier rang des influences que je confesse se place donc ce personnage double, ce Janus dont les deux têtes regardent dans des directions diamétralement opposées. Et, si l'on se réfère à la philosophie politique, je me sens bien plus près de Chateaubriand que de Rousseau. « Le Contrat social » a quelque chose de fascinant parce que c'est sans doute l'ouvrage le plus obscur et le plus difficile de toute la littérature politique, en dépit de la franchise du style. Mais il tourne le dos à toute vision raisonnable de la vie en société. Maintenant, si l'on objecte que, dans presque tous les domaines, Rousseau et Chateaubriand sont aux antipodes l'un de l'autre (le sentiment de la nature y compris : ils aimaient tous les deux la nature, mais pas la même), je répondrai que nous vivons cette contradiction et que c'est cette expérience qui rend leurs œuvres respectives indissociables. Et puis, la période qui va de Rousseau à Chateaubriand est probablement celle où l'on a le mieux su manier la langue : ce n'est pas rien.

N. O. – *Et Freud ? Est-il pour vous, comme on le prétend souvent, le vrai père de l'anthropologie culturelle ?*

C. Lévi-Strauss. – Votre question me surprend. Même si l'on faisait remonter le début de l'ethnologie moderne à Lewis Henry Morgan (et il eut des prédécesseurs), cela lui donnerait un demi-siècle d'avance (« la Ligue des Iroquois » est de 1851 ; « l'Interprétation des rêves », de 1900) ; et si des anthropologues ont pu être individuellement influencés par Freud – je l'ai été moi-même –, l'anthropologie, qu'on l'appelle culturelle ou sociale, prend son essor dans la seconde moitié du XIX^e siècle, à l'époque de sa naissance donc, et n'a rien à voir avec lui.

J'avais appris de Marx que la conscience sociale est trompeuse, que pour comprendre ses ressorts il

faut atteindre un niveau plus profond. En somme, une démarche comparable à celle qui prépara l'avènement des sciences physiques par la distinction entre qualités secondes, c'est-à-dire la façon trompeuse dont le monde est perçu par les organes des sens, et qualités premières, sous-jacentes, non immédiatement accessibles bien que plus véridiques.

De Freud, j'ai appris ensuite que même les expressions en apparence les plus arbitraires et même absurdes de l'activité mentale peuvent être déchiffrées et offrir un sens. Mais c'est tout. La façon dont Freud explique la vie psychique (provisoire à ses yeux, puisqu'il croyait qu'on parviendrait un jour à une explication biologique) ne pouvait pas me servir : ni les mythes ni même les sociétés n'ont de désirs ou de pulsions. Même appliqués à l'individu, d'ailleurs, ces termes m'inspirent une grande méfiance : ce sont des mots qu'on utilise pour dissimuler l'ignorance des réalités qu'ils recouvrent. Ils relèvent de la connaissance confuse et n'ont aucune valeur d'explication.

Des psychanalystes firent ou font de la très bonne ethnographie. Ce fut le cas de Geza Roheim ; ce l'est aujourd'hui de Georges Devereux. Mais la raison n'est pas dans la valeur intrinsèque des interprétations psychanalytiques ; elle résulte plutôt du fait que la formation psychanalytique invitait à étendre l'enquête ethnographique classique à des secteurs que les ethnologues avaient jusqu'alors négligés.

N. O. – *L'œuvre de Lacan, par exemple, a-t-elle joué un rôle dans votre réflexion ?*

C. Lévi-Strauss. – Nos chemins se sont croisés il y a une trentaine d'années. Depuis, nous nous sommes aperçus – et lui, j'en suis sûr, autant que moi – que tout dans notre pensée, notre mode d'expression, je dirais presque notre hygiène mentale, nous séparait. [...]

N. O. – *On a souvent souligné la coïncidence du succès du structuralisme en France avec le gaullisme et la fin des guerres mondiales. S'agissait-il donc d'une crise de confiance de l'intelligentsia ? Du déclin de la France, de l'Europe ? D'un symptôme de crise dans nos sociétés industrielles ?*

C. Lévi-Strauss. – C'est là une façon singulièrement provinciale de voir les choses. Le structuralisme n'est pas né entre 1950 et 1960, et il n'est pas né non plus en France. J'ai plusieurs fois souligné que les origines du structuralisme remontent à la Renaissance et que son itinéraire passe par la philosophie naturelle de Goethe, puis, empruntant des voies parallèles, par la linguistique de Humboldt et de Saussure et par les travaux biologiques de d'Arcy Wentworth Thompson. Le structuralisme proprement anthropologique est, lui, né aux Pays-Bas avant la Seconde Guerre mondiale, et la raison de cette priorité vaut qu'on la note : l'empire colonial néerlandais se trouvait en Indonésie et la pensée indonésienne était elle-même puissamment structurale. C'est donc des indigènes indonésiens que les anthropologues néerlandais ont appris le structura-

lisme. Nous voici loin des circonstances auxquelles vous faites allusion ! Je me suis moi-même engagé dans la voie du structuralisme sans connaître les travaux des Hollandais ; mais il est possible, bien qu'il ne les cite pas, que quelque chose m'en soit parvenu par l'intermédiaire de Granet.

N. O. – *Que reste-t-il du débat entre marxisme et structuralisme ? On a dit que le structuralisme postulait une absence de projet ou même de sens dans la production de la société ?*

C. Lévi-Strauss. – Je fais mon travail d'ethnologue, qui consiste à analyser et interpréter des coutumes, des croyances et des institutions, et je m'intéresse assez peu aux débats pseudophilosophiques du genre de ceux qu'évoque votre question. Mais enfin puisque vous m'entraînez sur ce terrain, je dirai que l'idée que l'évolution de l'humanité a un sens, qu'un projet unique inspire la vie en société et que les différentes formes qu'elle revêt illustrent les étapes d'un devenir orienté, relève d'un marxisme vulgaire, véritable aberration au regard des enseignements de Marx lui-même.

Marx pensait que l'histoire commence avec l'apparition de la lutte des classes, mais non que la lutte des classes fût co-extensive à l'humanité. Aux sociétés historiques il opposait ce qu'il appelait le mode de production asiatique (en rassemblant sous cette rubrique tout ce que, de son temps, on savait des sociétés dites archaïques ou primitives). Ces sociétés sont, selon lui, régies par des liens de consanguinité, non par des rapports productifs. L'histoire, dit-il, est sans prise sur elles ; accidentellement détruites, elles se reconstituent au même lieu et avec le même nom, et sont marquées au sceau de l'immutabilité. L'opposition est trop simple et trop tranchée ; je n'irais certainement pas aussi loin. Mais, sous une forme excessive, elle annonce la distinction entre sociétés froides et sociétés chaudes. A la suite de Marx, donc, je rejette l'idée de progrès conçue comme catégorie universelle, pour y voir un mode particulier d'existence propre à certaines sociétés.

N. O. – *La croyance selon laquelle toutes les formes de vie sociale constituent les étapes d'un développement unique a, d'ailleurs, une histoire curieuse...*

C. Lévi-Strauss. – En effet. Elle apparaît dans l'Antiquité et on la retrouve chez de nombreux penseurs des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Le darwinisme lui donne ensuite un regain de vitalité ; mais, quand des philosophes ou sociologues s'imaginent qu'elle a ainsi reçu un fondement scientifique, ils ne se rendent pas compte que l'idée d'une évolution unilinéaire des formes vivantes est aujourd'hui abandonnée par les biologistes. Plutôt que d'évolution, ceux-ci parlent d'histoire, de cheminements divergents, comportant des retours en arrière, des reprises, des stagnations. Dans tous les domaines où elle a joué un rôle, l'évolution unilinéaire n'est donc plus qu'un modèle périmé.

N. O. – *Le socialisme marxiste est-il donc l'une de vos erreurs de jeunesse ?*

C. Lévi-Strauss. – Oui et non. Non, parce que, je l'ai déjà dit, la lecture de Marx a joué un rôle essentiel dans la formation de ma pensée. Non, aussi, parce que le Parti socialiste SFIO, auquel j'ai appartenu dans ma jeunesse, était une admirable école d'apprentissage à la vie publique, j'y ai beaucoup appris et ne regrette pas d'avoir passé par-là.

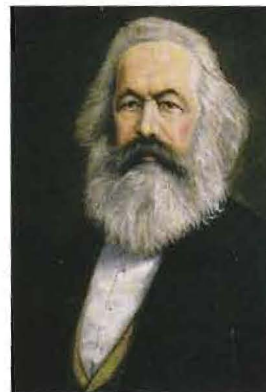
En revanche, je mesure mieux aujourd'hui l'illusion, probablement inévitable chez un intellectuel, qui consiste à croire en la toute-puissance des idées. Mon métier d'ethnologue, l'étude directe ou indirecte de sociétés très différentes de la nôtre et différentes entre elles, m'a fait comprendre qu'aucune société réelle ou même possible ne peut jamais accéder à la transparence rationnelle. On ne fait pas une société à partir d'un système. Une société quelconque est d'abord faite de son passé, de ses mœurs, de ses usages : ensemble de facteurs irrationnels contre quoi les idées théoriques, qu'on prétend rationnelles, s'acharnent. C'est même leur seul point d'accord et, quand elles sont parvenues à leurs fins, il ne leur reste plus qu'à s'entre-détruire. Ce qu'on appelle crise de la civilisation occidentale s'explique en grande partie de cette façon.

N. O. – *Que reste-t-il de l'idée selon laquelle le structuralisme, par sa méfiance à l'égard des projets auxquels se réfèrent les acteurs sociaux, conduirait au conservatisme ? N'êtes-vous pas devenu vous-même un conservateur ? Par exemple, votre attachement aux règles de l'Académie française...*

C. Lévi-Strauss. – Si c'est être conservateur que de défendre des espèces vivantes en voie de disparition, des sites ayant encore échappé aux ravages de l'industrialisation, des monuments témoins du passé, alors je suis conservateur et vous l'êtes sans doute aussi. Or il y a des institutions ou des établissements qui font également partie du patrimoine, et leur sauvegarde nous incombe.

L'Académie française n'est pas digne de respect par ce qu'elle fut et qu'elle est à tel ou tel instant du passé ou du présent. Sa composition momentanée peut toujours être contestée. Sa personnalité, je dirais même sa réalité, s'exprime dans sa durée, comme la seule de toutes les institutions de la France qui, sans presque subir de changements, a réussi, à persévérer dans son être en dépit des vicissitudes de l'histoire. A cette continuité tient sa grandeur d'établissement. C'est elle qu'en entrant à l'Académie nous avons reçu de nos prédécesseurs la charge de protéger.

Nous avons déjà parlé de sociétés froides ou chaudes et je dirai qu'aucune société ne peut être ainsi qualifiée de manière absolue. Toute société, froide ou chaude, est un ensemble d'institutions qui présentent de tels caractères à des degrés différents. Or plus une société est chaude, plus elle se veut auteur de sa propre histoire, plus m'apparaît indispensable la persistance en son sein d'institutions froides qui constituent ses ancrages. Ce fut la force et la grandeur de l'Angleterre que d'avoir su simulta-



Karl Marx

« La lecture de Marx a joué un rôle essentiel dans la formation de ma pensée et le Parti socialiste SFIO était une admirable école d'apprentissage à la vie publique. »

Alfredo Dagli Orti/The Art Archive/APP

Ce que je suis



Jean-Paul Sartre

« Pour Sartre, l'histoire tient lieu de mythe. Ce que les mythes font pour les sociétés sans écriture – légitimer un ordre social, expliquer ce que les choses sont par ce qu'elles furent –, c'est aussi le rôle que notre civilisation prête à l'histoire. »

nément, pendant tout le XIX^e siècle et jusqu'à une époque récente, se placer en tête de la révolution industrielle et du commerce mondial, tout en maintenant des institutions traditionnelles sur lesquelles elle pouvait s'appuyer pour garder sa physionomie distinctive.

N. O. – *Considérez-vous l'approche structurale comme une méthode pertinente pour comprendre certaines sociétés, celles que vous nommez les « sociétés froides », ou pour comprendre n'importe quelle société, par exemple la nôtre ?*

C. Lévi-Strauss. – D'abord, entendons-nous sur la notion de société « froide ». Comme celle de société « chaude », il s'agit dans ma pensée de limites théoriques mais qui ne sont jamais réalisées dans les faits ; je répète qu'aucune société n'a jamais existé dont on puisse dire qu'elle soit absolument froide ou chaude.

Second point : ces notions ne caractérisent pas un état intrinsèque de telle ou telle société, mais l'attitude subjective que chacune d'elles adopte à l'égard de la dimension historique. Les plus simples des sociétés qu'étudient les ethnologues ont, à la limite, une attitude négative envers l'histoire ; elles se voudraient telles que les dieux ou les premiers ancêtres les créèrent, sans y parvenir, bien entendu, car elles sont, elles aussi, dans l'histoire, mais elles font ce qu'elles peuvent pour l'ignorer. Au contraire, une société comme la nôtre se veut résolument dans l'histoire, et elle cherche dans l'image qu'elle se fait de son mouvement (il serait plus exact de dire dans les images conflictuelles que les groupes qui la composent se font de ce mouvement) à trouver le moteur de son changement.

N. O. – *De Sartre vous disiez que l'histoire lui tient lieu de mythe. N'était-il pas, en cela, exemplaire de son temps ?*

C. Lévi-Strauss. – Pas seulement de son temps : d'une forme particulière de civilisation. Ce que les mythes font pour les sociétés sans écriture : légitimer un ordre social et une conception du monde par une vision originelle, expliquer ce que les choses sont par ce qu'elles furent, trouver la justification de leur état présent dans leur état passé et concevoir l'avenir en fonction de ce présent et de ce passé, c'est aussi le rôle que notre civilisation prête à l'histoire ; avec cette différence, toutefois, que nous demandons à l'histoire des raisons de croire ou d'espérer non pas que le présent reproduit le passé et que l'avenir perpétuera le présent, mais, au contraire, que l'avenir diffèrera du présent de la même façon que le présent lui-même a différé du passé.

Vous me demandez si l'approche structurale permet de mieux comprendre n'importe quelle société, y compris la nôtre. Je répondrai que, toujours et partout, l'effort d'explication scientifique repose sur ce qu'on pourrait appeler les bonnes simplifications. Or, de ce point de vue, l'ethnologie peut faire de nécessité vertu. D'abord, une fraction importante des sociétés qu'elle étudie sont des sociétés petites par le

volume et qui, comme je viens de le dire, se conçoivent elles-mêmes sous le mode de la stabilité. Ensuite, il existe entre elles et l'observateur une distance – pas seulement géographique mais aussi intellectuelle et morale – qui limite la perception de celui-ci à quelques propriétés simples, quelques contours essentiels. Cet appauvrissement nous aide. Il en fut de même, d'ailleurs, au début de l'astronomie, qui n'aurait sans doute pas été la première des sciences de la nature à se constituer si l'éloignement des corps célestes n'avait pas condamné les observateurs à n'en percevoir qu'un très petit nombre de propriétés.

N. O. – *Mais pour la compréhension de nos sociétés...*

C. Lévi-Strauss. – Les choses y sont beaucoup plus complexes. Elles sont d'un tout autre ordre de grandeur et y changent aussi beaucoup plus vite. Ce que nous pouvons en connaître relève bien davantage de l'histoire que de l'observation directe, et les niveaux structurés sont, en quelque sorte, noyés dans une masse de processus aléatoires. Enfin, nous sommes personnellement impliqués dans leur devenir, et l'effort de détachement semble beaucoup plus difficile à réussir.

Même là, cependant, subsistent des plages, ou des îlots de stabilité relative. L'ethnologie reprend ses droits et retrouve sa fonction partout où des usages, des genres de vie, des pratiques et des techniques n'ont pas été balayés par des bouleversements historiques et économiques ; partout aussi où la vie collective repose encore au premier chef sur des contacts personnels, à l'échelle de la vie villageoise, du quartier, des petits milieux traditionnels. Comme vous le savez, une équipe du laboratoire d'anthropologie sociale s'est consacrée, pendant dix ans, à l'étude d'un village français. Trois livres en sont déjà sortis (Marie-Claude Pingaud, « Paysans en Bourgogne », Flammarion, 1978 ; Yvonne Verdier, « Façons de dire, façons de faire », Gallimard, 1979 ; Françoise Zonabend, « la Mémoire longue », PUF, 1980), et ce n'est pas fini.

L'ethnologie a parfaitement conscience que, quand elle s'attaque aux sociétés complexes, elle fonctionne comme discipline auxiliaire de l'histoire. Mais, en recueillant une multitude de menus faits que, pendant longtemps, les historiens n'avaient pas jugés dignes de retenir leur attention (cela commence d'ailleurs à changer car, de plus en plus, historiens et ethnologues travaillent en étroite collaboration), en suppléant aux lacunes et insuffisances des documents écrits par la connaissance de la façon dont les individus se remémorent le passé de leur petit groupe ou dont ils l'imaginent, de la façon aussi dont ils vivent le présent, les ethnologues arrivent à constituer des archives d'un type original et qui enrichissent prodigieusement notre savoir.

**PROPOS RECUEILLIS
PAR JEAN-PAUL ENTHOVEN
ET ANDRÉ BURGUIÈRE**